

La mère (poème tragique)

DANIELE BERNARDI

*Quand il travaille d'après nature
le peintre doit savoir quoi éliminer.*
Simon Leys

Pendant l'hiver, mon frère vivait près du lac.
La surface était comme une dalle.
Il habitait la cahute en bois, près de la cannaie.
Au printemps, les œufs de grenouille s'ouvraient
et lui, il allait ramasser ces larmes noires,
les mains nues – et les têtards
glissaient sous ses doigts, lui chatouillant la peau.

Mon frère là-bas peignait une grande peinture.
Il la nommait «La Mère» et chaque jour
il ajoutait un détail
à l'idéogramme monumental en forme de poisson –
comme l'éboulement sur la colline.

En décembre l'eau gelée se remplissait de meurtrissures:
les enfants patinaient sur sa surface,
en riant – et le bruit des lames qui blessaient la glace
lui écorchait les oreilles

comme le fait une craie sur un tableau noir
presque pour tous.

Il se rappelait de son chien,
quand les gamins lui jetaient des pierres,
et qu'il pleurait en le voyant à sa chaîne,
incapable de l'aider à se défendre.

Mon frère se procurait l'eau pour les aquarelles
en cassant la glace avec une machette.
Il y plongeait son pot et les mains transies
devenaient blêmes, tandis que le verre se remplissait

et des têtards imaginaires et morts se dandinaient sous sa paume.

Quand son pinceau touchait la toile
mon frère serrait les paupières
et devenait un ancien maître chinois,
un peintre indien éméché,
un poète japonais sans logis

ou alors un joueur de luth de Mongolie.

Mon frère était un magicien:

quand j'étais enfant, il m'avait pris par la main
pour m'amener en pleine nuit dans le noir de la bibliothèque.
Et là il m'avait dit «Regarde»,
en découvrant son bras griffé par un chat
«cette blessure nous dit
quelque chose qu'on ne voit pas et qui se tait
pendant qu'elle nous parle. Vois-tu ces livres plongés dans la pénombre?
Ils sont à toi.»

Je me taisais et je comprenais
que le rêve de l'art était une chose possible
et terrible – mais qu'on arrive de l'autre côté
à jamais changés
après avoir perçu le vide.

Mon frère chaque jour regardait
le vide dans le blanc.
Et chaque jour le patin à glace d'un enfant
lui griffait l'ouïe – comme l'avait blessé un soir
le chat qui l'avait pris au cou,
lui ouvrant la jugulaire

et laissant se répandre au sol
des litres et des litres de sang.

Mon frère contemplait le vide
couché sur son lit
et chuchotait au plafond
«Je suis un monstre»,
les larmes aux yeux.

Mon frère peignait le grand poisson
qui était pour lui une avalanche
et chaque soir il se couchait
une cigarette aux lèvres
propice à s'embraser dans les couvertures.

Mon frère parlait l'arabe
et la langue des morts.

Il étudiait le chant des oiseaux,
regardait l'aube des ressuscités
dans le souvenir de tous les disparus

qui portaient un nom et une histoire.

Mon frère un jour sortit de chez lui et de lui-même,
il prit sa hache en verre
et à tous il montra sa tête tranchée
qui chantait et voyait
par-delà le fleuve les ombres en voyage.

Il nous dit «je n'en peux plus. Courage.»

Traduit de l'italien par Pierre Lepori.

bio

Appartenant à la nouvelle génération de poètes de Suisse italienne, Daniele Bernardi est né à Lugano en 1981. Il est comédien professionnel et auteur. Il collabore également aux services culturels de la Radio Suisse italienne (Rete2) par des chroniques littéraires.

Après avoir donné ses premiers textes à une anthologie de jeunes voix tessinoises, proposée par Davide Monopoli chez l'éditeur-plasticien Mauro Valsangiacomo (Alla chiara fonte éditions), il a publié deux plaquettes de vers remarquées.

Son écriture se distingue par une certaine modestie narrative, où un «je lyrique» en retrait est porteur d'une vision latérale de la vie et d'un doute permanent – historique et générationnel: «Oltre il limite risibile del secolo / scorso con uno sguardo incredulo. E / non più, certamente, euforico» («Par-delà la limite risible du siècle / passé, avec un regard d'incrédulité. Et / jamais plus, bien entendu, euphorique»).

PLI

photo DR



biblio

Ballata/e degli alberi solitari
Lugano, Alla chiara fonte, 2012.

Versi come sassi
Faloppio, Lietocolle, 2009.

Tutto questo andare a Rotoli
In Antologia della durata, Lugano, Alla chiara fonte, 2003.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation CErtili, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.